Zeitschrift: Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art
Herausgeber: Visarte Schweiz
Band: - (2000)
Heft: 1: Des Künstlers Pflichten

Artikel: Autres temps, autres lieux, autres devoirs
Autor: Béguin, Martine
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-623336

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Martine Béguin

Autres temps, autres lieux, autres devoirs

La notion de devoir est protéiforme. Comme le sont les liens qui se tissent entre l'artiste et le geste politique, l'artiste et le monde de l'art, l'artiste et la cité. Deux expositions viennent de témoigner admirablement de cette diversité: la première, *Micropolitiques,* était présentée tout récemment au Magasin, Centre national d'art contemporain de Grenoble; la seconde, *South meets West,* est à découvrir à la Kunsthalle de Berne jusqu'à la fin du mois de juin.

Micropolitiques: l'engagement par le menu

L'exposition grenobloise fait le grand écart. D'un côté, les années 1960 et 1970 en Europe. Mythiques, inégalées aux yeux de certains. Enterrées pendant les années 1980 comme de bien entendu, les voilà remises au goût du jour depuis cinq ou dix ans. De l'autre donc, logiquement, les jeunes créateurs dans la trentaine, qui questionnent à nouveau, depuis dix ans bientôt, notre inscription dans le monde, nos rapports très individuels à l'économie, au social, ou au politique.

Paul Ardenne et Christine Macel, les commissaires de l'exposition se sont penchés en particulier sur ces gestes-là, quotidiens, négociant un autre rapport aux autres, à la cité, à l'espace de l'art.

Années 1960 et 1970 tout d'abord, en Europe et aux Etats-Unis. Années mythiques parce que militantes, souvent. Au sens premier du terme. Parce qu'il y avait des verrous à faire sauter, des cloisons à abattre, un ordre social à faire progresser ou à battre en brèche. Mais aussi un quotidien à réinventer. Il y eut donc des œuvres militantes, et d'autres, plus centrées sur l'action au quotidien.

On pouvait en effet faire en sorte que tous les gestes d'une vie, aussi modeste soit elle, repas compris, prennent sens, gagnent en cohérence. Comme **Gordon Matta-Clarck** ouvrant avec ses amis un restaurant en plein cœur de New York, en 1971. Menus bon marché et cuisine variée. Espace de création et de rencontre. Soutien aux personnes – artistes ou autres – dans le besoin.

Ou décider de charger de sens tout espace. En modifier le statut, la lecture, comme **André Cadere,** en apposant contre un mur un mince bâton de bois multicolore. Bâton de pèlerin pour art nomade. Prétendue fragi-

S. 32
Gordon Matta-Clarck
«Food», 1971
Exposition au MAGASIN,
Grenoble
Photo: Marie Clérin, Paris

S. 33 en haut
Philippe Meste
«Gunpower II», 1971
Photo: © Marc Domage
Courtesy Galerie Jousse
Seguin, Paris

S. 33 en bas
Philippe Meste (au fond)
André Cadere (à droite)
Vue de l'exposition
au MAGASIN
Photo: Marie Clérin, Paris

lité d'une œuvre qui semblait faite de petits éléments empilés, et qui traversait et perturbait pourtant les codes associés à un espace donné.

Autrement encore: on laissait dire l'art a même les murs, comme l'avait fait **Daniel Buren** en apposant – en 68 et 69 – des affiches à rayures par-dessus d'autres affiches, en pleine rue. L'art était dans la rue, certes. L'art lui répondait aussi, dialoguait avec elle, la mettait en scène, la pointait du doigt. L'encodait et la décodait.

Années 1990 ensuite. Entre-temps, à en croire l'exposition, on aurait assisté comme à un gouffre du point de vue du «micropolitique». Il aura fallu en effet aux artistes – les européens tout au moins – une décennie entière, celle des années 1980, pour se remettre des options les plus extrêmes de la génération précédente. Durant ces années-là, l'art est pour eux ailleurs: dans la matière, dans l'espace, dans les propriétés sensibles ou dans l'interaction de l'œuvre avec le corps, le regard, les mouvements du spectateur. Aspiré dans les spirales du marché, il se distancie dans bien des cas de tout ancrage idéologique ostensible. A partir de 1990, le système affiche – sciemment ou non – ses béances. Les modèles s'effritent, la peinture s'écaille de partout. Et tout est dans tout: économie, politique, idéologie, consommation, communication, tout s'entremêle.

Simon Starling peut alors faire réaliser un vélo dans le métal destiné au départ aux tubulures d'un fauteuil. Et, réciproquement, faire couler ces tubulures de fauteuil dans le métal destiné audit vélo. Personne ne peut juger d'ici de la longévité ou de la «résistance»de ces readymade, écourtées ou rallongées par cette hybridation.

Andere Zeiten, andere Orte, andere Pflichten

Der Begriff der Pflicht ist mannigfaltig und wechselhaft. Ganz wie jene Beziehungen, die sich entspinnen zwischen Künstler und politischem Gestus, Künstler und Kunstszene, Künstler und Stadt. Zwei Ausstellungen haben diese Vielfalt unlängst in bewundernswerter Weise belegt: die erste, Micropolitiques, wurde vor kurzem im «Magasin», dem Nationalen Zentrum für zeitgenössische Kunst in Grenoble, präsentiert; die zweite, South meets West, kann man noch bis Ende Juni in der Kunsthalle Bern entdecken.

Altri tempi, altri luoghi, altri doveri

La nozione del dovere è proteiforme. Come lo sono anche i legami che si tessono tra l'artista ed il gesto politico, l'artista ed il mondo dell'arte, l'artista e la città. Due esposizioni hanno testimoniato mirabilmente questa diversità: la prima, Micropolitiques, è stata presentata recentemente al Magasin, Centre national d'art contemporain di Grenoble; la seconda, South meets West, è aperta alla Kunsthalle di Berna fino alla fine del mese di giugno.

L'époque ne permet plus non plus d'opter pour une position «extérieure», dégagée, à partir de laquelle tout changer pour repartir à zéro. Nous sommes les enfants de tout, et à tout détruire, nous nous détruirions au passage.

Pourtant, dans l'exposition, une certaine violence flotte dans l'air. Violence d'un lance-roquettes portatif, à usage individuel, dont **Philippe Meste** s'ingénie à faire la démonstration dans les espaces d'exposition. Quand il ne le dirige pas contre un porte-avions en baie de Marseille. Violence kamikaze, non dénuée d'humour certes, mais terrifiante quant à la banalisation de l'usage des armes dans ce monde.

Violence encore, presque autistique cette fois, des membres de **l'Atelier van Lieshout**, décidés à mouler dans la fibre de verre, roulotte après roulotte, leurs espaces de vie les plus intimes. Décidés aussi à réaliser, fusil après fusil, les moyens de les défendre.

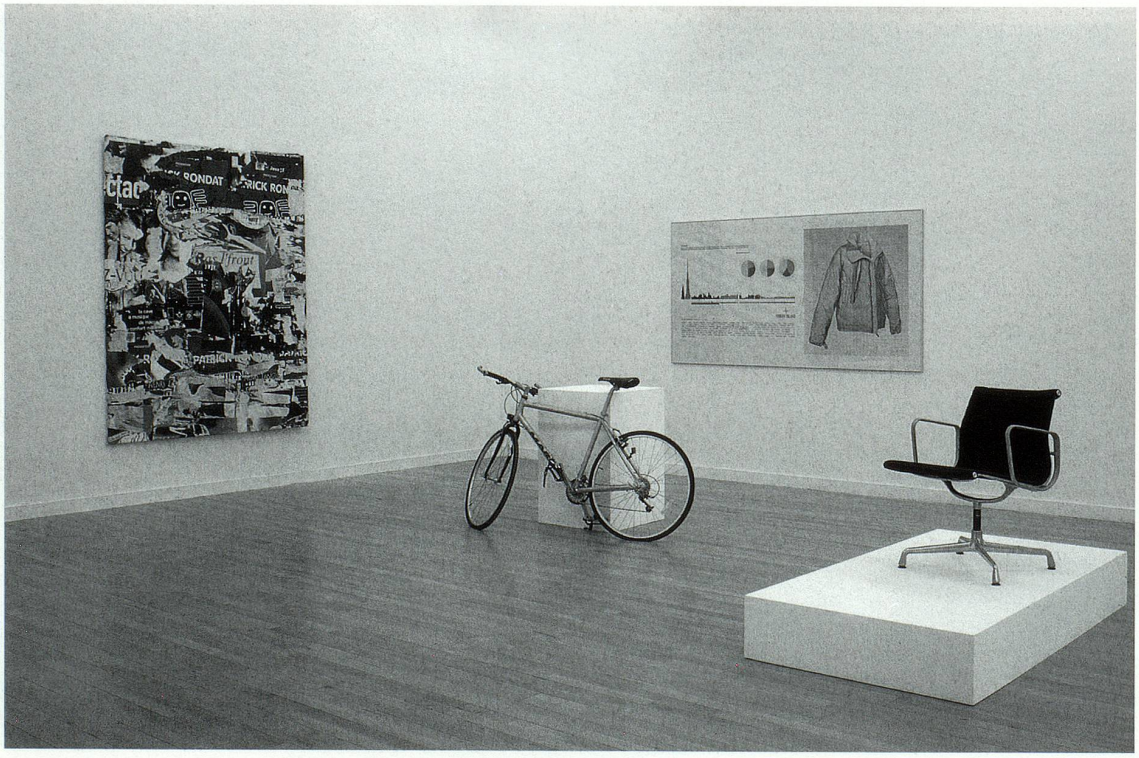
L'art semble à nouveau à la portée de tous, mais plus pour les mêmes raisons qu'autrefois. L'objectif n'est plus de l'arracher aux griffes de la bourgeoisie. Ce qui domine à présent, c'est le plaisir de l'échange, le désir de réhumaniser le rapport à l'autre dans le meilleur des cas.

Sylvie Blocher peut donc convier devant sa caméra les «Gens de Calais». Et les faire parler de philosophie, de relations humaines, de patrimoine, du lien qui les unit à leur ville. Leur point de vue en échange du viseur de la caméra, silencieux quant à lui.

Saverio Lucariello quant à lui chante la Révolution seul devant sa caméra, s'invente des œuvres à rire, faites de trois bouts de rien: un entonnoir sur une selle de vélo, un cactus, quatre tomates sur un drap blanc. L'humour et la solitude. La révolution de salon, dérisoirement.

Le pire: le plaisir rose bonbon à savourer seul, à tour de rôle, dans un espace «monodose» signé **Florence Manlik**. La techno-soft, en solitaire, couché sur un lit, dans une cellule sans fenêtre avec, sur les murs, le dessin de votre bureau, de votre ordinateur. Le cauchemar en douceur.

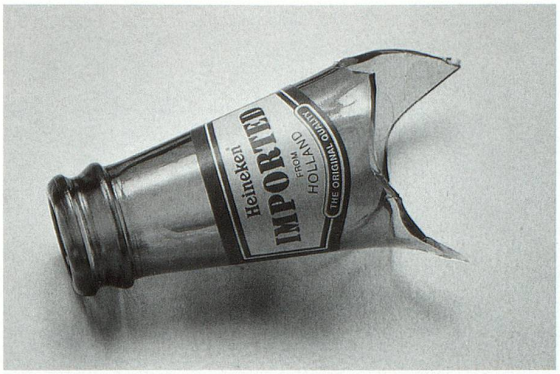
A défaut d'«Internationale», l'heure est aussi au planétaire, au risque de gommer certaines spécificités cul-



S. 34
Simon J. Starling (au 1er plan)
Jacques Villeglé (à gauche)
Hervé Paraponaris (au fond)
Vue de l'exposition
au MAGASIN
Photo: Marie Clérin, Paris

S. 35 en haut
Kendell Geers
"Selfportrait", 1997
Courtesy Stephen Friedman
Gallery, Londres

S. 35 en bas
Fernando Alvim
«Emotional Geography»
Kunsthalle & Historisches
Museum Bern
Photo: Georg Rehsteiner



turelles. La pensée dominante veut en effet que les modèles, les modes de fonctionnement, les contraintes sociales et les menaces qui pèsent aujourd'hui sur l'humanité soient en voie d'uniformisation sur l'ensemble de la surface du globe. Du coup – il n'est jamais trop tard – les interrogations des artistes nonoccidentaux accèdent enfin à une audience autre qu'ethnographique, et résonnent de toutes leurs forces dans nos esprits.

Un autoportrait peut prendre donc l'apparence d'un goulot de bouteille de bière hollandaise brisé, vestige imaginaire d'un crash aérien dont personne n'aurait réchappé. Il suffit pour cela d'être un Sud-africain blanc. L'autobiographie, et son reflet dans notre miroir, deviennent alors limpides de cruauté.

South meets West

Autres devoirs de notre époque: rester en éveil; abandonner les rivages séducteurs et trompeurs de la méconnaissance; s'ouvrir sur le monde, en quittant définitivement toute position supérieure, impossible à tenir par ailleurs; se décentrer. Et traquer les relents de pensée politiquement discutables qui refont surface périodiquement. A ce type de gymnastique mentale, les Européens ne sont pas les mieux aguerris. Un certain confort qu'offrait jusqu'ici le centre leur – nous – a fait négliger l'énergie de la périphérie.

Depuis son arrivée à la tête de la Kunsthalle de Berne, Bernard Fibicher travaille à l'assouplissement et à l'amélioration du câblage de nos neurones engourdis. Il y eut en 1998 l'exposition *Gross Schwanz Elefant – Big Tail Elephant* consacrée à la jeune scène artistique cantonnaise. Grouillante, empreinte de vitesse et de suspens du temps, de foules, de surconsommation clinquante et de famine, de sexualité, de nouvelles technologies, de curiosité(s).

Pour l'étape suivante, *South meets West*, l'aventure a encore gagné en complexité. Cette exposition de 14 artistes originaires du Sud et de l'Ouest de l'Afrique s'est déroulée en deux temps. Le premier en novembre dernier à Accra, au Ghana; le second se tient en ce moment au Musée historique et à la Kunsthalle de Berne.

Auters temps, auters lieus, auters duairs

La noziun «duair» è multifurma. Quai èn era ils lioms che sa taissan tranter l'artist ed il gest politic, l'artist ed il mund da l'art, l'artist e la citad. Duas exposiziuns han illustrà admirablamain questa diversitad: l'emprima, Micropolitiques, è vegnida preschentada dacurt en il Magasin, il center naziunal d'art contemporan a Grenoble; la segunda, South meets West, pon ins scuvrir en la Kunsthalle da Berna fin a la fin da zercladur.

Other times, other places, other duties

The concept of duty is protean. So, too, are the links established between artists and political acts, artists and the world of art, artists and cities. This versatility comes across beautifully in two recent exhibitions, namely Micropolitiques, which took place a very short time ago at "Magasin" of the city of Grenoble's "Centre national d'art contemporain", and South Meets West, on display until the end of June at Bern's "Kunsthalle".

Un projet de cette envergure engage bien sûr des devoirs pluriels. Celui des initiateurs du projet, soit l'association Nawao, de la coopération suisse et des organisations caritatives impliquées, pour faire de cet événement un acte prêtant à conséquence, au Ghana comme en Suisse. Un acte dépassant les mondanités, la bonne conscience et les bonnes intentions.

Celui de la Kunsthalle, engageant son image, sa crédibilité, sa capacité au décentrement, et sa prise d'autonomie face à un certain marché. Devant être prête aussi à engager le dialogue avec les artistes et à en perdre le contrôle. Prête encore à remettre en question ses propres critères à Accra, au cours de trois jours de colloque fort animés sur la vitalité de la scène artistique africaine.

Devoir du collectionneur le plus proche de certains des artistes présentés, personnage engagé à les soutenir audelà de la seule acquisition de leurs œuvres, prêt à financer à leurs côtés des projets de séminaires, d'échanges avec l'Europe, de revue d'art, de musée, ou d'archives filmées. Prêt à défendre également, sur le marché de l'art occidental, une autre vision de l'Afrique, plus intellectuelle, plus contemporaine, plus internationale et plurielle qu'elle ne nous était apparue jusqu'ici.

Devoir des artistes encore, qui ne nous ont pas attendus pour mettre l'ouvrage sur le métier. Pour que naissent d'autres moyens de production, d'autres institutions en Afrique même. Pour tisser des réseaux, mobiliser les énergies entre Ouest et Sud certes, mais aussi entre Sud et Sud, entre l'Afrique, l'Australie, l'Asie, l'Amérique latine, sans forcément passer par le Nord.

Pour raconter le travail de mémoire tel qu'il s'impose à eux plus de trente ans après les indépendances, et au sortir, pour certains, de longues années de trouble. Autre mémoire que celle des pionniers de l'identité africaine, bien sûr. Pas forcément plus tendre d'ailleurs, ni vis-à-vis d'elle-même, ni vis-à-vis des autres.

Pour pointer les périls d'une planète au bord de la crise de nerfs, dont les tensions et l'urticaire sont encore plus perceptibles, plus lisibles lorsqu'on les observe avec un minimum de recul psychologique et géographique.

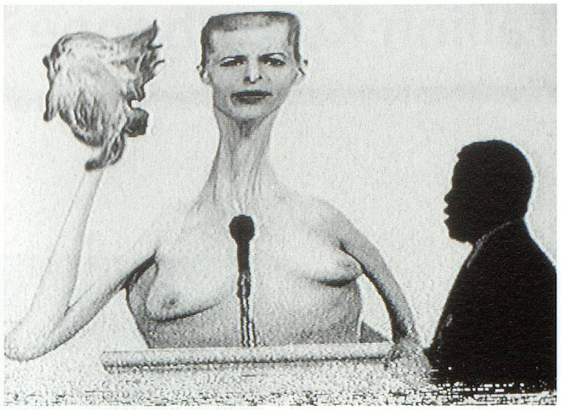
A Accra, l'exposition avait valeur de manifeste. Geste de solidarité des artistes pour le développement d'espaces de création et d'exposition au Ghana même. Pour évoquer, discuter de la fragilité d'une scène artistique portée dans bien des cas par les seules initiatives des artistes eux-mêmes.

Le soir du vernissage, **Fernando Alvim** réalisait un happening en forme d'autoportrait. Un match de foot dans un terrain vague jouxtant le Musée National. Un match comme en jouent des millions d'enfants, en Afrique comme ailleurs. Des goals en acier clinquant neuf posés sur la terre battue, avec un imposant massif de plantes grasses à contourner pour éviter qu'il y ait touche. L'artiste constitue les équipes: d'un côté les gardiens du Musée, le collectionneur, et lui-même. De l'autre, des visiteurs, des badauds. La première équipe portera des T-shirts noirs, sur lesquels est écrit en blanc «WAR»(guerre). La seconde arborera des maillots blancs, sur lesquels figure en noir le mot «AIDS» (SIDA). Peu importe l'issue du match. L'essentiel est donné, et se reproduira à l'envi, puisque Fernando Alvim a fait don de ses buts au Musée, et que le ballon restera, le temps de l'exposition, à la disposition des visiteurs. En un seul geste, cet artiste angolais conjugue tous les devoirs évoqués plus haut. Respect du public, associé à l'aventure. Maîtrise du geste, adéquat, stimulant, perturbateur, invitant tout un chacun, très aisément, à la réflexion. Lucidité quant au devenir d'un continent dont les contours sont aujourd'hui mouvants, menacés par les plaies les plus incontrôlables, la guerre et la maladie. Tout cela avec l'élégance joueuse de celui qui sait s'adresser ainsi autant aux Africains

S. 36 en haut
Pascale Marthine Tayou
«Extrernet.com@LoooBHy»,
2000
Kunsthalle & Historisches
Museum Bern
Photo: Georg Rehsteiner

S. 37 en haut
Minnette Vári, «Alien»
Kunsthalle & Historisches
Museum Bern
Photo: Georg Rehsteiner

S. 37 en bas
Yinka Shonibare
«Diary of a Victorian
Dandy»
Kunsthalle & Historisches
Museum Bern
Photo: Georg Rehsteiner



qu'aux Occidentaux. Occidentaux qui se contenteraient, souvent, d'aller chercher en Afrique des joueurs de football de renom, et étant prêts alors, mais alors seulement, à oublier leur passeport d'origine.

Tracey Rose, elle, travaille comme dans un cri. Au Ghana, elle ne présentait qu'une vidéo, modeste, sur un téléviseur. Une caméra de surveillance placée dans un angle, dans le plafond d'une salle de bains étroite, oppressante. Et l'artiste, nue, rasant sa longue chevelure en silence, visage baissé. Image de deuil, de féminité en souffrance, de beauté n'étant pas, ne pouvant être assumée. A Berne, le cri prend voix s'installe, s'amplifie. Son corps à peine visible, évanescent, dans un univers sursaturé de blanc – chambre capitonnée? draps tendus? – frappe, frappe encore – un punching-ball? les murs? – jusqu'à l'épuisement. Quelque chose du *body art* dans tout ça, bien sûr. Mais aussi du poids du silence, de l'isolement, de la difficulté de l'échange. Avec violence, détresse, puissance.

Minnette Vari, pour sa part, dans une image déformée, triturée par ordinateur, se met en scène telle *Chronos* dévorant ses enfants. Le Temps, tel un ogre, avalant des images qui ne sont autres que des extraits des actualités sud-africaines. Parce qu'il faut digérer tout cela, parce que le temps modifie la donne, parce que ce que nous consommons nous transforme. Parce que rien ne sert de faire comme si de rien.

Au-delà des œuvres elles-mêmes, il est aussi question, chez ces artistes, d'engagement au jour le jour. Avec quelque chose de militant, de nécessaire, qui rappelle des temps peut-être trop vite oubliés – les fameuses années 1960 et 1970 – de ce côté-ci de la Méditerranée. **Goddy Leye**, au Cameroun, réalise donc ses performances en plein marché, organise avec ses partenaires des ateliers de création avec des enfants dont les œuvres sont placardées dans la rue. Pour dire que l'art est partout, pour tous, et parle de tout. Pour susciter le débat.

Yacouba Touré, en Côte d'Ivoire, organise des workshops pour échanger avec d'autres collègues, ivoiriens, africains, européens, pour que la réflexion progresse, pour faire vivre de nouveaux espaces d'exposition.

Fernando Alvim, avec la complicité de Clive Kellner, critique d'art et organisateur d'expositions sud-africain, s'entoure aujourd'hui de Hans Bogatzke, collectionneur, et d'autres artistes tels Minnette Vari et Kendell Geers pour faire avancer ses projets. Au menu, une revue interdisciplinaire, *co.@rtnews*; des portraits filmés d'artistes et de critiques, recensés au sein d'*Autopsia, contemporary african art archives*; et un futur musée à Johannesburg, le CCASA *(Center of contemporary art of South Africa)*, abritant les œuvres de la collection Bogatzke, ouvert aux échanges, à l'hébergement d'artistes venus du monde entier. Tout cela en coordination entre Bruxelles et Johannesburg, car les deux têtes de pont sont indispensables.

A Berne, la leçon est donc de taille. En matière d'énergie, d'urgence. De lucidité aussi. A travers des œuvres plurielles, présentes, généreuses, tonitruantes parfois. Comme s'il était temps de nous rappeler, très fort, très vite, très directement, même avec maladresse parfois, que si, de ce côté-ci de la planète, nous sommes le nombril du monde, nous sommes alors dangereusement dépourvus de connexions nerveuses. Le mouvement se fera sans nous, partira d'ailleurs, nous emmènera ailleurs, avant que nous ayons réalisé dans quelle direction.

Micropolitiques: une exposition dont les commissaires sont Paul Ardenne et Christine Macel était présentée au Magasin de Grenoble du 6 février au 30 avril 2000. On y découvrait les œuvres de l'Atelier van Lieshout , Joseph Beuys, Sylvie Blocher, Marc Boucherot, Daniel Buren, André Cadere, Jimmie Durham, Robert Filliou, Kendell Geers, Felix Gonzalez-Torres, Gregory Green, Carsten Höller, Joël Hubaut, Regine Kolle, Saverio Lucariello, Florence Manlik, Gordon Matta-Clark, David Medalla, Adam Nankervis, Philippe Meste, Name Diffusion, Hervé Paraponaris, Dan Peterman, Michelangelo Pistoletto, Tobias Rehberger, Franck Scurti, Simon Starling, Uri Tzaig, Nicolas Uriburu, et Jacques Villeglé.

South meets West présente à la Kunsthalle de Berne les travaux de Jane Alexander, Fernando Alvim, Meschac Gaba, Kendell Geers, Tapfuma Gutsa, Atta Kwami, Goddy Leye, Zwelethu Mthethwa, Tracey Rose, Yinka Shonibare, Pascale Martine Tayou, Yacuba Touré, Minnette Vari, Dominique Zinkpe. Jusqu'au 25 juin prochain.